PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA VIE POSTHUME

4e ANNÉE. — N° 6. Décembre 1888.

SOMMAIRE :

L'ŒUVRE D'ALLAN-KARDEC

Réincarnation (Suite)

Ce n'est pas avec parti pris que nous critiquons ici le système Kardéciste et notre pensée n'est pas, ainsi qu'on essayera sans doute de l'insinuer, de troubler les consciences de ceux qui trouvent dans les théories émises par Allan-Kardec un aliment suffisant à leur besoin de croyance et d'idéal. Nous respectons le passé, parce qu'il fut sincère, et qu'il était nécessaire afin de préparer une transition philosophique entre le vieux dogme catholique et la jeune libre-pensée, de ne pas heurter trop brusquement les croyances admises. Mais nous estimons, d'autre part, aujourd'hui que cette transition est définitivement accomplie, que le devoir du chercheur est de tourner ses regards vers l'avenir et de se préoccuper surtout de savoir si les vérités qu'il proclame pourront être acceptées par les générations futures. Or, nous ne croyons pas que le grand principe de Réincarnation soit appelé à récolter un bien grand nombre de sympathies, si on s'obstine à le présenter tel qu'il fut conçu il y a trente ans par l'auteur du Livre des Esprits, c'est-à-dire comme une sanction des souffrances sociales, venant justifier au nom de la justice et de la loi naturelle les plus déplorables iniquités. Et c'est parce que nous sommes convaincu que ce principe de Réincarnation est une des bases essentielles de notre philosophie, que cette loi de Préexistence est le corollaire

forcé de celle de Survivance et que, tous nos efforts doivent tendre à en vulgariser la vérité, que nous croyons indispensable de la présenter aujourd'hui d'une manière plus acceptable, plus rationnelle et surtout plus compatible avec les aspirations présentes.

Depuis trente ans le progrès a marché ; les idées de Liberté, de Solidarité, de Justice, sont aujourd'hui profondément enracinées dans les sociétés modernes et ce serait folie que de vouloir continuer à opposer aux légitimes revendications sociales, l'idée fausse et blasphématoire d'une prétendue justice naturelle qui, par des châtiments sans cesse renouvelés, condamnerait impitoyablement l'humanité à de perpétuelles souffrances. Cette perpétuité de l'infériorité, de la souffrance et du vice, est en effet ce qui ressort de la théorie de l'expiation : celui que l'on opprime actuellement, jadis opprima les autres et ceux qui l'oppriment aujourd'hui devant être plus tard opprimés à leur tour rien ne fait supposer que cette peine du talion doive cesser un jour et laisser enfin l'humanité, libre de progresser sans toujours traîner après elle un boulet d'infamie.

Deux systèmes, deux théories sont en présence, l'une, la théorie Kardéciste, affirmant la légitimité des iniquités sociales au nom de la justice naturelle, l'autre la théorie de l'esprit Jean, niant cette légitimité et affirmant au contraire que l'iniquité sociale trouble et dénature sans cesse la justice naturelle dans ses équitables applications. La première nous dit que les inégalités de richesse, de pauvreté et de conditions sociales sont des expiations méritées par ceux qui les supportent ; la seconde nous dit que par *l'égalité distributive sociale* seule nous pourrons donner un libre cours à la manifestation de la justice naturelle, chacun ne devant alors puiser qu'en lui-même, dans ses propres acquis individuels et antérieurs, la force et les moyens d'être heureux.

Il est facile de voir que ces deux théories sont diamétralement opposées, particulièrement en ce qui concerne leurs conséquences, puisque pendant que l'une reconnait la nécessité de laisser toutes choses en l'état, afin de permettre l'application à l'humanité de soi-disant châtiments célestes, l'autre nous conduit au contraire à reconnaître que nos lois sociales sont une entrave au progrès, à la justice naturelle, et qu'il convient de les réformer au plus tôt sur des bases plus équitables.

La grande préoccupation d'Allan-Kardec, celle que l'on rencontre à chaque instant dans ses ouvrages, ce fut de concilier l'idée d'un Dieu, infiniment bon, infiniment puissant, infinininiment juste, souverain maître-créateur de l'univers et possédant une prescience absolue de toutes choses, avec les faits qui furent à la portée de ses investigations

philosophiques. Et c'est là l'écueil de toute philosophie : vouloir mettre à la base ce qui peut à peine s'entrevoir sur le sommet, partir de l'idée préconçue pour bâtir une théorie quelconque et se trouver par suite dans l'obligation d'accorder tous les faits observés avec le dogme prématurément établi. Dieu possédant la bonté, la puissance et la justice infinie ne peut laisser subsister ce qui est injuste : donc, toute souffrance subie est méritée. Telle fut la conclusion obligée qui se présenta à la pensée d'Allan-Kardec quand il lui fallut s'expliquer la cause de nos souffrances sociales, alors qu'il eût été plus réellement utile, pensons-nous, de se préoccuper surtout des conséquences qui découleraient d'un pareil système, au lieu de chercher inutilement à concilier avec les faits constatés, les attributs supposés et purement imaginaires d'un Dieu qui n'a pas cessé depuis, d'être tout aussi mystérieux et inaccessible à la raison humaine. En nous faisant considérer la vie comme une conséquence expiatoire fatale de nos fautes passées, Allan-Kardec partagea l'erreur commune à la plupart des philosophes spiritualistes qui, sous prétexte de consolation, prêchent et enseignent au détriment du progrès le mépris absolu des choses d'ici-bas. Il est possible que cette manière de concevoir l'existence actuelle entretienne chez certains de douces illusions et leur donne peut-être plus de courage et de force devant les rudes épreuves de l'adversité, mais elle est tellement grosse de conséquences préjudiciables à la marche ascensionnelle de l'humanité, elle est si complètement opposée a la juste revendication des droits naturels de chaque être depuis si longtemps violés par les sociétés humaines, elle a eu enfin dans l'histoire des civilisations des effets déjà si funestes, qu'elle inspirera certainement une répulsion instinctive aux générations à venir.

Les lignes suivantes que nous empruntons à l'illustre Volney, prophétisent clairement à quels déplorables résultats sont conduites les sociétés où règnent ces fausses idées de résignation et de mystique mépris du bonheur terrestre :

« .... Selon que l'on naquit d'un certain rang, l'on naquit serf ou « tyran, *meuble ou propriétaire*... Sous un tel régime, les peuples « tombèrent dans le désespoir et l'accablement, et les accidents de la « nature s'étant joints aux maux qui les assaillaient, éperdus de tant de « calamités, ils en reportèrent les causes à des puissances supérieures « et cachées ; et parce qu'ils avaient des tyrans sur la terre, ils en « supposèrent dans les cieux ; et la superstition aggrava le malheur « des nations. Et il naquit des doctrines funestes, des systèmes de « religion atrabilaires et misanthropiques, qui peignirent les dieux mé- « chants et envieux comme les despotes. Et pour les apaiser, l'homme

« leur offrit le sacrifice de toutes ses jouissances ; il s'environna de
« privations, et renversa les lois de la nature. Prenant ses plaisirs
« pour des crimes, *ses souffrances pour des expiations*, il voulut aimer
« la douleur, abjurer l'amour de soi-même ; il persécuta ses sens,
« détesta sa vie ; *et une morale abnégative et anti-sociale plongea les*
« *nations dans l'inertie et la mort.*

« ... Voyant le bonheur tromper ses désirs sur cette terre, il le
« poursuivit dans un autre monde, il se fit une autre patrie, un asile
« où, loin des tyrans, il reprit les droits de son être, de là résulta un
« nouveau désordre : épris d'un monde imaginaire, l'homme méprisa
« celui de la nature : pour des espérances chimériques il négligea la
« réalité. La vie ne fut plus à ses yeux qu'un voyage fatigant, qu'un
« songe pénible ; son corps qu'une prison, obstacle à sa félicité ; et la
« terre un lieu d'exil et de pèlerinage, qu'il ne daigna plus cultiver.
« Alors une oisiveté sacrée s'établit dans le monde politique, les
« campagnes se désertèrent, les friches se multiplièrent, les empires
« se dépeuplèrent, les monuments furent négligés, et de toutes parts
« l'ignorance, la superstition, le fanatisme, joignant leurs effets, mul-
« tiplièrent les dévastations et les ruines. »

C'est bien là, en effet, le tableau saisissant et vrai des conséquences devant résulter, pour les sociétés humaines, de l'idée funeste entre toutes qui consiste à faire considérer les misères et les infériorités de l'existence actuelle comme des expiations équitables que l'on doit subir sans murmures, sous peine de ne pas mériter le bonheur à venir. Et par la plus étrange des contradictions, c'est justement le système kardéciste, lequel affirme le principe de réincarnation, c'est-à-dire la nécessité du retour ici-bas, par suite l'obligation d'améliorer de plus en plus les conditions sociales, c'est justement ce système proclamant cette vérité qui, au lieu de combattre, approuve les dangereuses doctrines de la résignation et de l'indifférence des choses terrestres. Que la terre soit un lieu d'exil ou non, il n'en est pas moins vrai pourtant que, devant y revenir plusieurs fois encore, notre intérêt nous commande d'y préparer dès maintenant le plus de bien-être possible ; mais s'il est également vrai, d'autre part, que ses infériorités actuelles soient les moyens naturels dont la Providence a besoin pour nous punir de nos fautes passées, il en résulte certainement, et c'est là la conclusion obligée et anti-sociale du système kardéciste, que bien loin de nous efforcer d'affranchir notre société de ces si nombreuses imperfections, nous devons les subir passivement et remercier cette Providence de vouloir bien nous offrir l'occasion de racheter nos crimes.

Ainsi comprise et propagée, la loi de réincarnation devient un ob-

tacle au progrès ; elle refuse à l'homme le droit d'améliorer son milieu social ; elle lui impose le devoir de courber sans cesse le front sous les implacables décrets d'une providence vengeresse, et fait de l'humanité incarnée, une sorte de bagne infamant où tous, qu'ils le veuillent ou le subissent, doivent venir purger leurs méfaits de jadis.

Ce n'est là, en réalité, qu'un nouveau fanatisme sans objet, renouvelé des pires doctrines catholiques et nous ne comprenons pas, en vertu de quelle logique, au nom de quel idéal, nous continuerions, comme par le passé, à affirmer cette obligation de la souffrance, cette nécessité de la résignation, alors que le flot montant des revendications sociales, va refouler bientôt dans la nuit de l'oubli, toutes ces vieilles et fausses idées plutôt faites pour asservir que pour affranchir la pensée humaine. Ce qu'on peut affirmer, au nom de la logique, c'est que les injustes inégalités de conditions qui entravent actuellement l'essor des facultés individuelles, qui laissent les uns s'étioler misérablement faute du nécessaire, pendant que d'autres se gorgent cyniquement de superflu, que ces iniques inégalités sont uniquement dues à l'imperfection de notre société et qu'il n'est nul besoin d'évoquer, pour en expliquer les véritables causes, le principe arbitraire et faux d'une justice extérieure à l'humanité. Ce que l'on doit proclamer au nom de l'Idéal, c'est cette *préexistence éternelle* de l'être humain, véritable et seule garantie pour lui de *l'éternité de sa surexistence ; innativité* de son être, unique cause de son *immortalité*, et au nom de laquelle il pourra fièrement alors réclamer son droit et sortir de ce funeste engourdissement d'ignorance et de fanatisme pour graviter enfin librement vers la Vérité et la Lumière. Plus nous donnerons à l'humanité de force et d'énergie pour progresser, plus nous saurons lui montrer qu'avec nos immortels principes, seuls peuvent, et doivent se faire jour ses légitimes aspirations, et plus facilement pourrons-nous faire germer en elle les fécondants rameaux de la solidarité et de la justice. Mais gardons-nous bien de la rabaisser dans sa dignité car là est sa seule force, évitons de lui laisser croire qu'elle doit courber et humilier sa raison devant d'obscurs mystères inutiles à son progrès, et montrons-lui toujours la route de l'avenir, large, libre et féconde.

Si parfois nous interrogeons le passé, si, nous reportant par la pensée aux siècles écoulés, nous lui faisons voir ce qu'elle fut, que ce ne soit jamais avec horreur et dégoût que nous détournions nos regards de ses imperfections de jadis, mais bien plutôt avec ce sentiment d'inébranlable confiance dans l'avenir qui, en face des progrès déjà réalisés au prix de tant de labeurs et de luttes, doit lui donner encore plus de

courage et de force pour en acquérir de nouveaux. Alors, mais alors seulement, nous pourrons dire que notre philosophie a réellement pour objet le bonheur et l'avancement de l'humanité, car à côté de l'insuffisance des religions à satisfaire l'exigeante raison humaine, à côté de cette froide prespective du néant que l'école matérialiste voudrait arbitrairement imposer à la conscience, nous pourrons affirmer qu'elle seule proclame et consacre les grands principes de Liberté, de Fraternité et de Justice. Mais sachons pour cela, et sans crainte puérile, nous débarrasser hardiment de toutes ces fausses et funestes idées d'expiation, de relégation et de châtiments célestes; sachons, osons affirmer et prouver à l'homme que nulle puissance surnaturelle et miraculeuse ne tient arbitrairement dans ses mains le fil mystérieux de ses destinées, que nulle fatalité ne s'acharne sur lui, qu'il est libre enfin, c'est-à-dire responsable, et que c'est en lui seul qu'il pourra trouver la force nécessaire pour s'élever et grandir. C'est du moins ainsi que nous voudrions voir propager notre philosophie; et c'est parce que nous entrevoyons le moment où l'humanité, enfin dégoûtée et lasse de ses servitudes passées, rejettera impitoyablement loin d'elle tout ce qui pourrait encore entraver son essor progressif; c'est parce que nous voudrions préserver notre grande vérité de la *Présurexistence*, du naufrage prochain, où viendront s'engloutir les religions et les dogmes, que nous cherchons dès maintenant à la dégager des voiles mystiques qui, en obscurcissant sa lumière, pourraient l'empêcher plus tard de pénétrer librement dans le sanctuaire des consciences.

Si donc nous combattons le système Kardéciste, c'est que nous reconnaissons son insuffisance pour vulgariser rationnellement les principes de préexistence et de survivance qui sont les bases essentielles de notre philosophie. En subordonnant la liberté humaine à la prédestination divine, en faisant sanctionner par la loi naturelle et au nom de la *justice*, les *iniques* inégalités dont souffre notre société, Allan-Kardec, nous le répétons, n'eut d'autre objectif que celui de concilier l'idée préconçue et personnelle qu'il se faisait d'un Dieu immuable dans ses perfections, avec les misères et les souffrances qu'il voyait régner sur la terre. Rien n'arrive sans la permission de Dieu. Dieu, justice infinie ne peut permettre ce qui est injuste : Voilà l'idée préconçue. Or l'injustice règne dans les sociétés humaines; c'est donc que cette injustice n'est qu'apparente et qu'elle est en réalité, pour ceux qui la subissent, la juste punition de leurs fautes passées : Voilà la conséquence; d'où résulte fatalement la consécration et la justification de tous les abus liberticides, de tous les privilèges arbitrairement accordés à certains au préjudice de tous et, par suite, la triste obliga-

tion pour la raison humaine de se courber impuissante et humiliée sous le joug odieux des préjugés sociaux.

C'est avec de pareilles doctrines que les religions surent pendant si longtemps arrêter la marche du progrès ; c'est au nom des même principes que les castes privilégiées avaient établi jadis leur droit de naissance à la domination et à l'oppression des peuples. Notre immortelle révolution a heureusement fait justice de ces funestes erreurs, et en proclamant, il y a un siècle, la sublime déclaration des droits de l'homme, nos pères de 89 les ont à jamais refoulées dans la nuit du passé. Ce n'est donc pas le moyen de rendre notre philosophie bien sympathique, ce n'est donc pas préparer son triomphe à venir que de continuer à nous inspirer des pires doctrines qui pendant tant de siècles servirent à opprimer les consciences. L'homme a surtout soif de liberté ; montrons-lui qu'avec nous il pourra la trouver pleine et entière, qu'il sera libre de comprendre, qu'il sera libre d'espérer, et nous aurons ainsi, bien mieux qu'en imposant la croyance à d'inutiles mystères, travaillé pour le bonheur et l'avancement de tous. Mais n'allons pas à rebours des aspirations modernes. Soyons les éclaireurs et non pas les traînards de l'humanité. Le passé n'est plus, respectons ses cendres, et saluons l'avenir dont l'éblouissante aurore va dissiper bientôt les dernières ombres du mysticisme.

***

Deux mots pour terminer. En publiant cette étude sur la théorie kardéciste, nous n'avons pas voulu émettre sur la personnalité d'Allan-Kardec, une appréciation quelconque. L'homme ne nous appartient pas et nous rendons du reste, volontiers et très sincèrement hommage à l'incontestable talent de logicien qu'il a employé à propager et défendre le fait de la survivance. Ce que nous critiquons c'est son œuvre, c'est la base dogmatique sur laquelle il l'appuie ; c'est surtout cette idée arbitraire d'un Dieu-créateur dont il fait découler des principes naturellement arbitraires, eux-aussi, et qui ne nous paraissent plus répondre aujourd'hui aux libres aspirations de la conscience. Notre franchise nous vaudra sans doute bien des reproches. On nous accusera de jalouser la gloire du Maître, de blasphémer Dieu, de semer la désunion parmi les spirites, de vouloir troubler les consciences. On nous traitera peut-être d'impie, d'athée et d'envieux. Mais on ne pourra nous faire le reproche de ne pas aimer l'humanité ; et celui-là seul nous serait sensible.

E. LEBAY.

L'EXISTENCE
« LA VIE »

QUATRIÈME PARTIE (SUITE)

Accidentelle ou volontaire, toute mort prématurée entraine donc une même nature d'effets conséquentiels ; nous verrons bientôt que ces effets sont non seulement différents de ceux produits par la mort naturelle, mais qu'ils peuvent également se différencier entre eux par suite de l'influence préjudiciable ou favorable des divers facteurs qui concourent à leur production.

Ce qui distingue en réalité la mort naturelle de la mort prématurée, c'est que, la première se produit à l'expiration de la décroissance ou désassimilation charnelle — période qui, on ne l'a sans doute pas oublié, se manifeste simultanément avec celle de croissance ou assimilation périspritale — et que, ces deux périodes ayant été conjointement et antérieurement accomplies, laissent l'être en possession d'un organisme périsprital déjà à même de fonctionner normalement dès l'instant qui suit immédiatement la mort corporelle ; tandis que, dans la mort volontaire et dans la mort accidentelle, la croissance périspritale, n'étant pas encore accomplie, puisque la cessation de la vie a lieu antérieurement à l'expiration de la décroissance charnelle, il en résulte inévitablement pour l'être un état de trouble, ou sorte de demi-inconscience plus ou moins accentuée et naturellement conséquente de l'imperfection relative de son organisme périsprital, incomplètement préparé pour un nouveau mode d'existence.

Cette idée de trouble semblera peut-être peu admissible et, il paraît en effet, difficile de comprendre, à premier examen, que l'être charnel, en pleine possession de la conscience de lui-même, de sa personnalité, de sa nature, de ses actions, perde soudainement cette conscience de soi, alors que, débarrassé de son lourd fardeau de chair, il recouvre une liberté qu'il a déjà entièrement possédée jadis. Il en est cependant ainsi et l'exemple suivant fera certainement bien comprendre ce qui se passe dans l'au-delà pour l'être prématurément enlevé à l'existence charnelle :

Supposons un instant qu'un être ayant volontairement ou accidentellement demeuré pendant plusieurs années dans une complète obscurité, soit soudainement mis en présence de la lumière du jour. Qu'arrive-

rait-il ? C'est que, ne pouvant supporter l'effet, trop subit pour lui, d'une cause ne l'impressionnant plus depuis longtemps déjà, il serait ébloui, aveuglé peut-être, en tous cas, dans l'impossibilité momentanée de distinguer les objets l'environnant, alors qu'il eut été facile de rendre à sa faculté de vision toute son activité passée en l'habituant peu à peu à une lumière dont l'intensité aurait été augmentée par degrés, l'organe visuel n'ayant subi en réalité aucune altération fonctionnelle irrémédiable. Or, qu'est-ce que l'existence charnelle, sinon une obscurité momentanée de la conscience, obscurité qui progressivement se dissipe pour faire place après la mort à une brillante lumière, d'autant plus difficile à supporter pour l'être, qu'il y aura été trop brusquement exposé ; et quel est en réalité le but de cet acheminement progressif d'un mode à l'autre, ou décroissance de l'état actuel se produisant conjointement à une croissance de l'état futur, si ce n'est d'habituer peu à peu et naturellement l'individu à recouvrer entièrement sa conscience passée ?

Ce qui est vrai pour le sens de la vue, l'est donc également, par analogie, pour cet autre sens intime appelé conscience et dans lequel viennent se résumer et se confondre, comme en un centre commun, toutes les facultés actives de l'être. De la vie à la mort ou de la mort à la vie, toute brusque transition est toujours préjudiciable à l'individu et, de même que l'on ne passe pas impunément à une soudaine lumière après des années d'obscurité, ou réciproquement, d'une brillante clarté à une soudaine obscurité, sans qu'il en résulte une sorte d'inconscience plus ou moins accentuée et prolongée du sens de la vue, de même l'être ne saurait, sans qu'il en résulte pour lui une altération momentanée de sa conscience, être trop subitement transporté dans un nouveau mode d'existence auquel il n'aurait pas été antérieurement préparé par une double action simultanée de décroissance et de croissance progressives.

Toute mort prématurée est donc naturellement suivie de trouble, et ce trouble n'est en réalité que la conséquence physiologique d'une situation organique qui, encore suffisamment équilibrée pour permettre à l'être de terminer normalement son cycle charnel, ne réunit pas, par suite, — décroître à un mode d'existence étant, nous le répétons, commencer à croître dans le mode suivant — les conditions de périspritalité requises pour lui permettre de débuter normalement à un nouveau mode d'existence. De cette simple donnée résulte, si on l'a bien comprise, l'explication rationnelle de la nature et de la durée de ce trouble pour chaque individu mort prématurément, et cela, sans qu'il soit besoin d'évoquer l'idée miraculeuse d'une providence justicière

pour définir la cause naturelle et équitable qui, après la mort charnelle, accorde à tous, selon leurs acquis, à chacun selon ses mérites.

Etant admis en effet que trois principes, force, forme et mouvement, constituent l'être humain et que chacun de ces trois principes prédomine tour à tour dans l'un des modes de l'existence, il en résulte inévitablement que les acquis particulièrement inhérents au principe de force, lequel exerce son action dominante durant la phase périspritale, doivent augmenter de leur valeur la puissance de prédominance de ce principe et par suite modifier, selon leur degré puissantiel, l'infériorité du principe de forme conséquente pour l'être d'une mort charnelle prématurée. Tel, le contraire étant vrai dans le monde charnel, le principe de forme, selon son degré d'harmonie acquis, modifie durant la vie l'infériorité intellectuelle de l'être, c'est-à-dire celle de son principe de force, par une organisation physiologique, instrumentale, pourrait-on dire, de nature à faciliter son essor progressif.

En résumé, quel que soit le préjudice causé à l'individu par une mort prématurée, il est essentiel de remarquer : 1° que ce préjudice est conséquence physiologique, se traduisant, pour l'être, en une infériorité corporelle périspritale, est toujours subordonnée au progrès antérieurement acquis par le principe de forme ; 2° que le progrès matériel étant le but naturel ou résultat à réaliser pendant la phase charnelle, il en résulte que tous autres progrès, intellectuels ou sensoriels, ont déjà eu pour effet d'épurer, de modifier profitablement la nature intime du principe de forme antérieurement à l'instant de la mort ; 3° que la prédominance du principe de forme durant l'existence périspritale a pour conséquence certaine de contrebalancer dans une proportion convenablement déterminée par les acquis inhérents à ce principe, l'infériorité corporelle périspritale résultant, pour l'être, d'une mort prématurée. En d'autres termes, deux causes compensatrices, l'une l'influence réflexe du principe de force durant la vie, l'autre, sa puissance de prédominance après la mort, c'est-à-dire l'action modificatrice que ce principe exerce pendant les deux modes, charnel et périsprital, de l'existence, sur le principe de forme, ont pour effet naturel d'atténuer pour chaque individu les conséquences préjudiciables de la mort prématurée, cette atténuation étant toujours proportionnelle à la somme de tous les progrès à ce moment accomplis par celui qui la subit ou qui volontairement s'y expose.

La plus parfaite équité régit donc les conséquences de la mort prématurée quand celle-ci a pour cause la volonté personnelle de l'être, le préjudice qui en résulte ayant été volontairement déterminé par un acte de libre arbitre et rien n'obligeant fatalement celui qui s'y

expose à terminer brusquement son existence avant le terme fixé par la loi naturelle.

Que ceux-là qui fuyent la vie, parce que le remords d'une mauvaise action les oppresse, sachent bien que le trouble moral qui les poursuit sera encore augmenté du trouble physiologique devant naturellement résulter pour tous de la mort prématurée, et qu'il eût été plus utile pour eux, toute faute étant pardonnable, toute tache pouvant s'effacer, de chercher dans le repentir la régénération de leur être. Mais que ceux-là qui trouvent la mort sous l'arbre du sacrifice, qu'un généreux dévouement, qu'une sainte abnégation conduisent à exposer leur vie pour préserver celle d'autrui, sachent également que nul effort n'est perdu, nulle vertu stérile, et que, si le trouble doit les étreindre, ce ne sera jamais qu'un tranquille repos de leur conscience, d'où ils sortiront bientôt, avec encore plus d'énergie et de volonté pour bien faire.

Ainsi le veut la loi naturelle. Là, le coupable est en proie à toutes les angoisses du cauchemar ; ici, le calme de la conscience procure à l'homme juste un paisible repos exempt de douleurs et de craintes. L'un et l'autre devant cependant supporter la conséquence physiologique de leur mort trop hâtive, il y a donc également trouble pour tous les deux. Mais si la nature ne saurait modifier ou changer pour chaque individu ses immuables lois, elle laisse du moins bénéficier chacun, de ses acquis personnels ; et c'est ainsi que toutes les supériorités comme toutes les infériorités viennent, en quelque sorte, se résoudre, à l'instant de la mort, en une synthèse vitale qui, résumant pour l'être ses bons comme ses mauvais instincts, augmente ou diminue, par ce fait, les conséquences préjudiciables d'un dégagement charnel prématuré.

Comme pour celui dont l'ivresse a troublé la raison, le surcroît de vitalité que possède l'être antérieurement à l'expiration de sa période de décroissance charnelle, est cause du trouble de sa conscience après la mort soudaine. Mais, de même que l'être foncièrement bon a l'ivresse douce et paisible, de même que l'être cruel et méchant trouve dans cette même ivresse une force de plus pour manifester ses mauvais instincts, de même aussi le trouble physiologique qui suit toute mort prématurée est pour l'homme pervers plein d'anxieux tourments et d'inutiles révoltes, pendant que l'homme de bien, celui dont la conscience est pure, subit sans nul effroi ce trouble passager, comparable pour lui à ces rêves heureux dont le souvenir ne laisse encore que plus de tranquillité et de douceur dans l'âme.

Il y a donc justice. Mais cette justice qui, nous le répétons, accorde à tous selon leurs acquis, à chacun selon ses mérites, c'est-à-dire fait de

chaque action louable, de tout progrès réalisé antérieurement à l'instant de la mort, une cause compensatrice du préjudice résultant pour l'être de sa fin charnelle prématurée, cette justice, disons-nous, dont nous venons de constater les applications dans la mort volontaire, peut-elle être aussi considérée comme étant entièrement réalisée en ce qui concerne la mort conséquente d'accidents involontaires et imprévus? Y a-t-il, en un mot, une réelle équité à laisser également supporter un préjudice quelconque, si infime soit-il, à l'être qui, volontairement, c'est-à-dire par un acte de libre arbitre, voulu ou consenti, s'expose à une mort prématurée, et, à celui qui la subit en dehors de toute participation directe de sa volonté, ou y est irrésistiblement entraîné par un enchaînement de conséquences qu'il eut été impuissant à modifier? Là l'action est voulue par l'être ; la responsabilité en est donc justifiée pour lui. Ici, l'action est supportée, on l'impose à l'individu qui en subit les effets préjudiciables ; peut-on affirmer, dans ce dernier cas, qu'il y a véritablement justice, c'est-à-dire responsabilité méritée de l'effet conséquent, alors qu'il n'y a pas eu liberté consentie de la cause agissante ?

Cette question, simple en apparence, nous met en présence d'un des plus graves problèmes de l'existence et ce n'est pas en quelques mots que nous pourrons le résoudre. Notre solution choquera sans doute bien des préjugés ; peut-être détruira-t-elle, chez certains, de fausses espérances, mais elle aura, en tout cas, pour ceux qui voudront bien nous suivre avec bienveillance, le résultat certain de leur faire envisager l'existence d'une manière plus large, moins égoïste, et de les pénétrer plus véritablement encore de cette grande idée de solidarité, la seule susceptible de préparer pour l'humanité future, une ère de Justice et de Libre-Progrès.

(Typtologie). JEAN.

(à suivre)

Nous annonçons avec plaisir la reprise, dès le prochain numéro, des *Causeries du Père Mathabon*, qui alterneront avec les dictées de l'Esprit Jean.

UN BEAU LIVRE [1]

Alors que la majorité Kardéciste semble véritablement prendre à tâche de rapetisser, de « fétichiser » l'idée spirite, de la claquemurer dans les données étroites et superstitieuses d'un credo, emprunté, dirait-on, aux vieilleries de la scolastique ; alors qu'absolument ignorante, comme nous tous — en dehors du fait — des choses de l'au-delà, elle ne craint pourtant pas d'émettre la prétention de monopoliser la vérité, de « n'admettre » que les travaux « soumis à ses conseils », (les travaux, sans doute, émanant seuls de son sein ou de ses saints) nous ne saurions nous montrer assez reconnaissant envers le jeune philosophe et savant auteur du livre qui nous occupe, pour avoir si vaillamment et résolument déchiré le voile épais des séculaires superstitions et ouvert à la pensée assoiffée de lumière et de liberté, les grands horizons de l'avenir.

Nous laisserons donc Messieurs les membres du Comité du prochain Congrès (voir *le Spiritisme*, 2[me] quinz. de Nov.) tout à la joie de constater « combien les doctrines des petites écoles dissidentes de France sont peu goûtées », et plus résolu que jamais, de concert avec nos amis, de poursuivre l'œuvre de libre indépendance entreprise par la *Vie Posthume*, nous allons — ne fut-ce que pour détourner un moment notre attention du spectacle fatigant des piétinements sur place — tailler largement dans cette puissante œuvre d'avant-garde si bien intitulée l'*Irréligion de l'Avenir*.

L'auteur a cru devoir, en effet, adopter ce titre préférablement à celui de *religion de l'avenir*, qu'il rejette, dit-il, comme il rejetterait ceux de l'*astrologie de l'avenir* ou de l'*alchimie de l'avenir*. En un mot, dans la pensée de l'auteur, la religion en elle-même, irrémédiablement compromise dans le passé par la fanatique férocité de ses plus zélés défenseurs, et discréditée dans le présent par leur naïve crédulité, irait déclinant et s'éteignant pour ne plus jamais ressusciter.

---

(1) **L'Irréligion de l'avenir** *par M. Guyau. Editeur, Félix Alcan, boulev. St-Germain, 108, Paris. Prix : 7 fr. 50.*

Cet ouvrage, édité déjà l'année dernière, ne nous était connu jusqu'ici que par quelques extraits pleins de promesse, qu'en avait donnés dans ses lettres si intéressantes notre digne ami le docteur Charroppin. Il est divisé en trois parties comprenant, la première, une étude approfondie sur *la genèse des religions dans les sociétés primitives* ; la deuxième, examinant l'état de désagrégation, de *dissolutions des religions dans les sociétés actuelles* ; quant à la troisième partie, qui a pour titre, comme le livre, l'*irréligion de l'avenir*, elle transporte le lecteur en ces temps heureux où l'humanité enfin délivrée des pasteurs et des rois, qui divisent les hommes en sociétés et sectes ennemies, en troupeaux, et apprenant à se conduire elle-même, ne connaitra plus d'autre lien que la solidarité, d'autre culte que la libre pensée, d'autre temple que la libre conscience.

« Toutefois, lisons-nous dans l'introduction, il ne s'ensuit pas que l'*irréligion* — qui est simplement la négation de tout dogme, de toute autorité traditionnelle et surnaturelle, de toute révélation, de tout miracle, de tout mythe, de tout rite érigé en devoir — soit synonyme d'impiété, de mépris à l'égard du fond métaphysique et moral des antiques croyances. Nullement... L'IRRÉLIGION, TELLE QUE NOUS L'ENTENDONS, PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME UN DEGRÉ SUPÉRIEUR DE LA RELIGION ET DE LA CIVILISATION MÊME. »

Nous soulignons ces derniers mots qu'aucun lecteur, non prévenu, ne trouvera exagérés. On conçoit, d'ailleurs, qu'il ne puisse en être autrement, l'*irréligion* étant la pensée déployant librement ses ailes, et la foi religieuse, la pensée soumise et captive. « Ce n'est pas sans raison, dit M. Guyau, qu'on a comparé la foi à l'ancre qui arrête le vaisseau dans sa route et le retient enchaîné sur quelque banc de terre, tandis que l'immense océan s'étend au loin à perte de vue et l'appelle. » Qui dit foi, dogme, rite, dit en effet, bornes, dit compression « besoin de suspendre l'essor de l'esprit, de limiter la sphère de la pensée. » Le plafond d'une église peut suffire à la vue et à la pensée rétrécies de l'homme de foi, il faut à l'homme *irréligieux* de M. Guyau, le plein ciel, la pleine lumière, les battements d'aile de la pensée en plein infini et les joyeux gazouillements des oiseaux en plein air. On peut se faire une idée de ce temple toujours ouvert où circule librement la vie, par ces quelques lignes ensoleillées :

« Dans les cimetières du Tyrol, chaque tombe porte un petit bénitier de marbre que remplit l'eau du ciel et où viennent boire les hirondelles du clocher. Plus sacrée et plus bénie cent fois est cette eau claire venue d'en haut que celle qui dort inutile dans le noir bénitier de l'église et sur laquelle a passé la main du prêtre. Pourquoi la religion met-elle pour ainsi dire sous le sequestre, pourquoi retire-t-elle de la circulation éternelle tout ce qu'elle touche, même une goutte d'eau ? Cela seul est vraiment sacré qui est consacré à tous, qui passe de main en main, qui sert sans cesse, qui s'use même et se perd dans le service universel. Point de maisons fermées, de temples fermés, d'âmes fermées ; point de vies cloîtrées et murées, de cœurs étouffés ou éteints ; mais la vie à ciel ouvert et à cœur ouvert, sous l'air libre, sous l'incessante bénédiction du soleil et des nuées. »

« Voulons-nous être libres, dit encore l'éloquent écrivain, soyons intérieurs. Mais la véritable « intériorité » n'est pas nécessairement la méditation stérile d'un dogme. Soyez intérieur, cela doit signifier : soyez sérieux, soyez personnel, original, indépendant et libre ; sentez en vous-même une puissance propre de pensée, et prenez plaisir à la développer, prenez plaisir à être entièrement vous-même. Il faut fleurir en dedans comme certaines plantes, enfermer en soi son pollen, son parfum, sa beauté : mais aussi il faut répandre ses fruits au dehors.

« ... L'idéal de toute religion doit être de tendre vers l'affranchissement

de l'individu, vers la rédemption de sa pensée, plus précieuse que celle de sa vie, vers la suppression de toute foi dogmatique sous quelque forme qu'elle se dissimule. Au lieu d'accepter des dogmes tout faits, nous devons être nous-mêmes les ouvriers de nos croyances. La foi serait sans doute, quoi qu'en dise Montaigne, un oreiller bien plus commode à la paresse que celui du doute. C'est pour beaucoup un véritable nid de la pensée où l'on se blottit à l'abri, où l'on cache sa tête sous une aile protectrice, dans une obscurité tiède et douce ; c'est même un nid préparé d'avance, comme ceux qu'on vend pour les oiseaux domestiques, faits de main d'homme et placés déjà dans une cage. Nous croyons cependant que dans l'avenir, l'homme prendra de plus en plus l'horreur des abris construits d'avance et des cages trop bien closes. Si quelqu'un de nous éprouve le besoin d'un nid où poser son espérance, il le construira lui-même brin par brin, dans la liberté de l'air, le quittant quand il en est las pour le refaire à chaque printemps, à chaque renouveau de sa pensée. »

Oui, c'est bien cela la véritable *foi*, la foi vivante, la croyance vivante, celle qui se transforme tous les jours, à chaque instant de l'existence ; qui se régénère et grandit avec l'intelligence, qui abandonne constamment quelques-unes de ses « molécules » usées, superstitieuses, pour s'en assimiler de plus rationnelles ; qui ne se propose pas l'immobilisme pour idéal, qui, au lieu de s'arrêter, de s'endormir avec celui qui dit : *J'ai trouvé*, cherche encore, cherche toujours. Oui, l'effort personnel, la pensée autonome, individuelle et propre constituent, non-seulement l'une des conditions indispensables du progrès particulier, mais encore la source unique d'où jaillit le progrès général. Le maître écrivain et penseur émérite, dont il faudrait citer tout le livre, estime même que le progrès universellement réalisé n'aurait pas d'autre cause.

« ... Depuis un siècle, dit-il, la nature est bouleversée autour de nous ; la longue attente de l'humanité se change en une fièvre d'action : chacun veut mettre la main sur un rouage du mécanisme universel et contribuer pour sa part à modifier la direction de l'ensemble ; chacun veut imposer une fin aux choses, chacun veut devenir, autant qu'il est en lui, providence... Puisque, suivant une pensée célèbre, *le centre du monde est dans chaque être*, il s'ensuit que, si ce centre était assez conscient de lui-même, s'il voyait aboutir à lui tous les rayons de la sphère infinie et s'entrecroiser en son sein toutes les chaînes des phénomènes, il verrait aussi le champ de sa volonté s'étendre à l'infini, il s'apercevrait que par un côté ou par un autre il a action sur toutes choses : chaque être se sentirait devenir une providence universelle.

« Si l'homme n'en est pas là, c'est pourtant vers cet idéal que la marche de l'humanité nous emporte. Une part du gouvernement de la nature est entre nos mains ; une part de la responsabilité des événements qui se passent dans l'univers retombe sur nous. Tandis qu'à l'origine l'homme ne vit guère que l'état de « dépendance » où il se trouvait par rapport au monde, état que les religions antiques symbolisèrent, il constate à présent que, par une réciprocité naturelle, le monde à son tour

dépend de lui. La substitution de la providence humaine à l'action omniprésente de la providence divine, apparaît, à ce nouveau point de vue, comme l'une des formules les plus exactes du progrès. La croissante indépendance de l'homme en face des choses aura ainsi comme conséquence une indépendance intérieure croissante, une liberté toujours grandissante d'esprit et de pensée.

« L'idée vulgaire de providence spéciale et extérieure qui, nous l'avons vu, tient de si près à celle d'assujettissement, l'idée même plus raffinée d'une providence transcendante et lointaine, assignant à chaque être sa place déterminée dans le Tout, pourra donc s'affaiblir sans que nous y perdions énormément. Un jour nous nous apercevrons que nous sommes plus forts quand nous restons debout, libres et la main dans la main, que lorsque nous nous agenouillons tête baissée, implorant le ciel impassible... Dès maintenant, le vrai sentiment du divin se reconnaît à ce qu'il donne à l'homme la conscience de sa liberté et de sa dignité, non de son esclavage ; les vrais dieux sont ceux qui nous font le front plus haut dans la lutte pour la vie : adorer ce n'est plus aujourd'hui se prosterner et ramper, c'est se redresser, c'est s'élever.

«... Rien de certainement divin ne nous est apparu dans le monde, malgré l'admiration croissante que nous éprouvons pour la complexité de ses phénomènes, pour la solidarité qui existe entre eux, pour la vie latente ou active qui anime toutes choses. La science ne nous montre point un univers qui travaillerait spontanément à la réalisation de ce que nous appelons le bien, c'est nous qui devrons plier le monde à notre volonté. Il s'agit de rendre esclaves ces dieux que nous avons commencé par adorer ; il s'agit de substituer au « règne de Dieu » le règne de l'homme. »

Qu'un homme de science, un philosophe rationaliste profère de tels blasphèmes, cela peut encore se comprendre, diront certains rigoristes à courte vue ; mais qu'une feuille, qui se donne pour mission de propager l'affirmation de la survivance de l'être, ose les rééditer, voilà qui est plus difficile à s'expliquer.

— Il est très vrai que l'humanité périspritale, l'activité non interrompue de la vie au-delà de la mort, demeurent voilées jusqu'ici aux investigations de l'auteur éloquent de la page qu'on vient de lire ; mais ne peut-on supposer que le jour où le voile, se déchirant sous ses efforts, et amené à constater que l'humanité défunte n'est que l'un des aspects de cette même humanité présente en marche vers de nouveaux progrès, il ne fût que plus autorisé à appuyer sa théorie sur ce grand principe de «l'indépendance de l'homme en face des choses » et d'une « pensée-force », latente ou active, éternellement grandissante, immanente dans tout ce qui est et vit ?

Sans doute, de nombreux esprits affirment, par *ouï dire*, la présence dans l'au-delà, d'une providence « personnalisée » volonté omnipotente, qui disposerait à son gré du sort des êtres. Malheureusement on a commis la faute grave de la rendre discutable en lui faisant l'âme

moins haute, moins généreuse que celles qui sont déjà l'apanage de certaines natures d'essence purement humaine; et, faute plus impardonnable encore, on n'a pas su briser dans sa main cette verge justicière qui fut de tout temps l'effroi des natures pusillanimes, et qui ne peut que rester odieuse aux cœurs généreux et fiers.

Que ceux-là, d'ailleurs, se rassurent qui pourraient craindre de voir les « nouveaux cieux » humainement réalisés, demeurer inférieurs et moins riches en espérance, idéal et véritable amour que les cieux légendairement conçus qui s'effondrent et qui ne sont que la projection des antifraternelles et barbares institutions terrestres ; que ceux-là encore qui ne voient de sauvegarde pour la vertu et le sentiment de moralité, que dans la croyance superstitieuse au dogme des répressions célestes, comprennent enfin que le remède qui nous préservera contre la *tentation*, contre les attractions inférieures, ne peut naître que de l'élargissement toujours plus grand du cœur et de l'intelligence.

«... L'excès d'austérité, auquel aboutissent si souvent les religions, dit un peu à ce sujet M. Guyau, est à la vertu simple ce que l'avarice est à l'économie. L'austérité ne constitue pas *par elle-même* un mérite et une supériorité. La vie peut même être plus douce, plus sociable, meilleure sous beaucoup de rapports chez un peuple aux mœurs libres, comme étaient les Grecs, que chez celui qui prend l'existence durement et sèchement, avec la brutalité de la foi, et ignore l'allègement du sourire ou la mollesse des larmes... L'ascète se hait lui-même ; mais il ne faut haïr personne, pas même soi ; il faut comprendre et régler. La haine de soi vient d'une impuissance de la volonté à diriger les sens ; celui qui se possède assez lui-même n'a pas lieu de se mépriser. Au lieu de se maudire ainsi soi-même il faut s'élever. Il peut y avoir un certain rigorisme légitime dans toute morale, une certaine discipline intérieure ; mais cette discipline doit-être raisonnée, expliquée par un but qui la justifie : il s'agit non pas de briser le corps, mais de le façonner, de le plier... Si nous sommes blessés dans cette lutte, si nous portons la marque du péché, si nous montons en boitant les degrés du bien, nous ne devons pas en être épouvantés à l'excès : l'essentiel est de monter.

«... La pensée a son remède en elle-même ; une science assez grande est plus sûre que l'innocence, une curiosité sans limites guérit d'une curiosité bornée. L'œil qui voit jusqu'aux étoiles ne se pose pas longtemps sur rien de bas : il est sauvegardé par l'étendue et la lumière de son regard, car la lumière est une purification. En rendant la « tentation » infinie on la rend salutaire et vraiment divine. Se dessécher par l'ascétisme ou au contraire se flétrir dans la fausse maturité des mœurs dissolues, cela revient souvent au même. Il faut garder en son cœur un coin de verdure et de jeunesse, un petit coin où l'on n'ait rien récolté encore, où l'on puisse toujours semer quelque plante nouvelle.

« ...Nos défauts sont guérissables, et leur remède n'est pas dans une sorte d'ascétisme religieux, il est dans une plus profonde et plus complète

intelligence de ces grands objets d'amour qui ont toujours séduit l'esprit français : science, art, droit, liberté, fraternité universelle. Il y a une légende japonaise selon laquelle une jeune fille s'étant procuré des graines de fleurs, fut étonnée de trouver ces graines noires et hérissées ; elle en offrit à ses compagnes, qui n'en voulurent pas ; alors elle les sema un peu inquiète. Et bientôt de chaque graine piquante une fleur sortit, superbe ; et toutes les voisines, voyant ces fleurs, vinrent redemander les semences qu'elles avaient d'abord dédaignées. Les vérités sérieuses de l'ordre scientifique et philosophique, sont ces graines quelque peu hérissées, dédaignées d'abord, mais que les peuples finiront un jour par se passer de main en main. »

Nous sommes loin, on le voit, de l'exclamation sacrilège : *beati pauperes spéritu*. Ces trois mots de lèse-progrès n'ont pas seulement pour effet d'atrofier l'intelligence, ils dessèchent aussi le cœur. Pour qui, aimer Dieu au-dessus de tout amour est le premier devoir, aimer Dieu *exclusivement* est plus sublime encore. Et c'est ainsi que dans les cloîtres, on se reprocherait, comme d'une souillure, de distraire une parcelle de cet amour pour un père, une mère, l'humanité.

Quand, à la fin, comprendra-t-on que la foi qui sauve est celle qui éclaire au lieu de fanatiser et que l'amour le plus divin c'est l'amour humain. Le rédempteur, le sauveur, ce n'est ni Jésus, ni Bouddha, ni Moïse, ni un dieu, ni un homme, c'est l'*effort*. Il n'est pas d'autre Christ. Du plus bas degré de l'abjection, et du début (1) même de l'être à l'inaccessible sommet de l'idéalité, tout se conquiert rien ne se donne. Bonté, savoir, moralité, liberté, esprit de sacrifice et de dévouement, il n'est aucune de ces fleurs aux délicats et suaves parfums, qui ne soit éclose sur les mêmes terrains jadis insalubres et incultes où croissaient ces autres fleurs de l'ombre aux senteurs nauséabondes : l'ignorance, la débauche, l'hypocrisie et la dureté de cœur. Et s'il est vrai que les graines de la

(1) *Du début même de l'être*, cela ne saurait exprimer chez nous l'idée, à la lettre, de commencement ; car sur cette question miraculeuse de création par un créateur nous ne pensons pas différemment que M. Guyau, qui s'exprime ainsi :

« .. Un créateur est un être en qui toutes choses ont leur raison et leur cause, « conséquemment à qui vient aboutir toute responsabilité suprême et dernière. Il « assume ainsi sur sa tête le poids de tout ce qu'il y a de mal dans l'univers. A « mesure que l'idée d'une puissance infinie, d'une LIBERTÉ suprême devient inséparable « de l'idée de Dieu, Dieu perd toute excuse, car l'absolu ne dépend de rien, il n'est « solidaire de rien, et, au contraire, tout dépend de lui, a en lui sa raison. Toute « culpabilité remonte ainsi jusqu'à lui : son œuvre, dans la série multiple de ses « effets, n'apparait plus à la pensée moderne que comme une seule action, et cette « action est susceptible, au même titre que toute autre, d'être appréciée au point de « vue moral ; elle permet de juger son auteur, le monde devient pour nous le « jugement de Dieu. Or, comme le mal et l'immoralité, avec le progrès même du « sens moral, deviennent plus choquants dans l'univers, il semble de plus en plus « qu'admettre un « Créateur » du monde, c'est, pour ainsi dire, centraliser tout ce « mal en un foyer unique, concentrer toute cette immoralité dans un seul être et « justifier le paradoxe : « Dieu, c'est le mal. » Admettre un créateur, c'est, en un « mot, faire disparaître du monde tout le mal pour le faire rentrer en Dieu comme en « sa source primordiale ; c'est absoudre l'homme et l'univers pour accuser leur « libre auteur. »

science soient noires et piquantes, non moins hérissés et épineux sont les germes du bien. Ceux qui vont répétant machinalement que le libre arbitre, la conscience et la raison sont des dons de Dieu, changeraient bientôt de langage s'ils s'avisaient simplement de se prendre « corps à corps » avec une seule de leurs mauvaises tendances ; ils pourraient, sans doute, demeurer vainqueurs et la terrasser, mais non sans luttes grandes, sans efforts douloureux et sans que la plaie saignante de l'habitude ne mît longtemps à se cicatriser.

Combien le rêve suivant, extrait de *l'Esquisse d'une morale*, du même auteur, laisse deviner dans l'âme capable de l'avoir rêvé ou imaginé de combats vainqueurs de ce genre et de glorieuses cicatrices :

« Une nuit, — quelque ange ou quelque séraphin m'avait-il pris sur son aile pour m'emporter au paradis de l'évangile auprès du « créateur » ? Je me sentais planer dans les cieux, au-dessus de la terre. A mesure que je m'élevais, j'entendais monter de la terre vers moi une longue et triste rumeur, semblable à la chanson monotone des torrents qui s'entend du haut des montagnes, dans le silence des sommets. Mais cette fois je distinguai des voix humaines : c'étaient des sanglots mêlés d'actions de grâce, des gémissements entrecoupés de bénédictions, c'étaient des supplications désolées, les soupirs de poitrines mourantes qui s'exhalaient avec de l'encens ; et tout cela se fondait en une seule voix immense, en une si déchirante symphonie que mon cœur se gonfla de pitié ; le ciel m'en parut obscurci, et je ne vis plus le soleil ni la gaieté de l'univers. Je me tournai vers celui qui m'accompagnait. « N'entendez vous pas ? » lui dis-je. L'ange me regarda d'un visage serein et paisible : « Ce sont, dit-il, les prières des hommes qui, de la terre montent vers Dieu. » Pendant qu'il parlait, son aile blanche brillait au soleil ; mais elle me parut toute noire et pleine d'horreur. « Comme je fondrais en larmes si j'étais ce Dieu ! » m'écriai-je, et je me mis en effet à pleurer comme un enfant. Je lâchai la main de l'ange et je me laissai retomber sur la terre, pensant qu'il restait en moi trop d'humanité pour que je pusse vivre au ciel. »

Bien à plaindre les cœurs flétris que de tels accents, si profondément humanitaires, sont impuissants à ranimer, et chez lesquels le sourire inaltérable et paisible des anges exerce plus d'attraction que les sanglots humains ! Bien à plaindre qui ne sait se faire, en son âme, le serment sacré de rester uni de solidarité, *Per fas et nefas*, à tous ses frères en humanité, à tous ses compagnons de péché, de lutte et de progrès ! Bien à plaindre enfin les prêcheurs de béatitude et de « farniente » céleste, alors que tant de misères, de tortures et de privations étreignent et écrasent encore, ici-bas, les corps, et que tant de noirs desseins, d'ignorance et de superstitions assombrissent encore les âmes !

Et l'on s'étonne que les spirites (ceux dont les doctrines sont cotées à la hausse — en attendant le krac,) qui n'ont des oreilles, dans leurs

groupes, que pour les prédicateurs de cet ordre, inspirent plus de répulsion que de sympathie aux masses qui s'éveillent. Elles vous dédaignent, ces masses, parce que le drapeau que vous leur présentez comme étant soi disant le véritable emblème de leurs légitimes et saintes revendications, n'est qu'un essemblage suspect des guenilles usées d'un passé abhorré. Elles restent sourdes à vos doctrines, parce que sous prétexte d'abattre les idoles elles tendent à les momifier. Elles vous rejettent enfin au loin, parce que le FAIT, qui sera un jour, dans leurs mains, le plus puissant levier qui ait jamais été vu dans le monde, n'est encore dans les vôtres qu'un inutile et vain joujou consolateur.

Mme GEORGE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Excessive a toujours été chez les artistes la vanité. Elite humaine, briller est leur fonction et leur désir, qui chez eux prime tout.

Chez certains littérateurs de notre temps, l'amour du moi — source de la vanité qui n'est au fond qu'un mode de l'instinct de conservation — a pris un tour particulier, naïvement insolent en sa franche expression. Nettement avouée par des esprits de haute culture et de grand talent, Gauthier, Flaubert, Renan, de Goncourt, etc., cette forme de hautain égoïsme est devenue le principe d'une école littéraire dont le nom a résonné dans la masse lisante lors d'un récent procès d'assises : les décadents.

La formule qui guide leur pensée se résume telle : le moi seul est important. Plus philosophes que littérateurs, ils adopteraient la proposition plus radicale de l'absolu idéalisme : le moi seul est. Au-dessus du vulgaire par la subtilité de l'esprit et l'exquise sentimentalité, leur but est de développer ces dons supérieurs. Une âme ainsi douée est une œuvre d'art qui se doit embellir, parfaire.

Elle puise dans le monde extérieur des émotions, elle multiplie sa surface impressionnable, la sensibilise d'un souci constant de tout refléter.

Ces émotions ressenties, le décadent les analyse. Il les cultive dans le recueillement de sa rêverie, il les précise, en saisit les plus délicates nuances par le repliement de la pensée, par le souvenir, image souvent distincte et finie de la sensation primitive, ébauche vague et grossière.

Il pratique le *nihil humani* (et même *universi) a me alienum puto*,

du poète latin et le *gnoti seauton* du philosophe grec, animé d'une intention différente, toute d'intérêt personnel.

Il demande à la nature, à l'art, à la science, à la femme des impressions, éléments de la formation de son moi. Toujours maître de lui, il prend, reçoit, mais ne se livre jamais. Il sent, il est ému, non pour retourner au dehors transformées en amour ou pitié les vibrations de son âme, mais pour alimenter sa méditation solitaire. Insoucieux de sa dette, il ignore ou dédaigne la réciprocité. L'univers est son laboratoire ; ses semblables, la femme des sujets qu'il choisit et rejette suivant les exigences d'un canevas d'expériences ou d'un essai improvisé. Il est froidement cruel, sans méchanceté, prêtre irresponsable des sacrifices imposés par le culte de son Dieu.

Il veut se connaître, il s'observe, pousse l'analyse jusqu'à la notation des sentiments les plus furtifs, des frissonnements les plus ténus, des états psychiques à peine formés et entrevus, et par cette enquête méticuleuse et profonde, continûment poursuivie, rétrécit les limites de l'inconscient. Mais là encore il ne cherche que son plaisir et garde pour lui les fruits des semences qu'il a empruntées au monde extérieur.

Cet eudémonisme, cette doctrine de la recherche du bonheur dans les jouissances de l'esprit et du cœur est un renouveau de l'Epicurisme grec, avec plus de scepticisme précieux, plus d'égoïste raffinement, plus d'acuité pénétrante du regard intérieur, plus de profondeur et d'originalité. Il y ajoute comme formel précepte la nécessité de l'isolement moral, où l'âme en ses meilleurs moments se retire, se contemple et se suffit.

Un tel mode de vie spirituelle devait pour son expression chercher un verbe nouveau, approchante traduction des impressions d'une âme si subtilement voyante en elle-même et si vibrante au moindre choc. Un style est né, se forme, se développe infiniment travaillé.

Le langage est synthétique. Il enferme tous les moyens d'expression dans le mot, la forme de la phrase. Précision du dessin, harmonie du son, éclat de la couleur, symétrie, rhythme du mouvement, il réunit en lui-même toutes ces propriétés. Il faut par l'art les porter au plus haut degré et faire de la langue la plus vivante image de l'âme en ses aspects multiples. Les décadents ont pris pour eux ce travail. Ils l'accomplissent trop hâtivement pour le commun des lecteurs qui ne comprenant rien à leurs écrits, pleins de mots nouveaux et de tournures singulières, les traite de farceurs, prudente mise en garde contre une mystification qu'il redoute. Les littérateurs, les critiques n'y entendent quelquefois pas davantage et ne savent s'ils ont affaire à des fous, à des comédiens ou à des artistes se livrant à un inutile

jeu. Ainsi enclos d'incompréhensibilité ils forment comme une secte d'initiés.

Inepte à apprécier le style des décadents, leur manière de sentir, que j'ai résumée de façon très sommaire, inexacte peut-être, d'après leurs enseignements, attire ma réflexion et l'excite. Elle est au fond très difficile à conduire, quoique toute dirigée vers le plaisir, cette vie qui a de la solitude du cloître et de la fièvre du monde où l'on s'amuse. Elle demande une surveillance sans relâche et aussi, quoi qu'on en dise, bien des sacrifices. Souvent revient la lutte contre les appétits de la bête, qui, promenée — en esclave moissonneuse d'impressions — dans la splendeur des tentations profanes, s'éveille avide et se révolte contre un frein qui la meurtrit. Et combien douloureuse encore — quoique les occasions de s'exercer soient moins fréquentes — la résistance aux entraînements de l'âme quand, lasse de ses calculs, de ses demi-vertus, de ses demi-passions, elle a presque honte d'elle-même, et, prise de remords, aspire à se racheter en un généreux abandon.

Bien rares doivent être les vrais décadents, les persévérants d'instinct ou de raison, de volonté tendue. La plupart jouent un rôle qu'ils oublient quand s'exaspère la passion, comme le survivant du drame de Constantine. Il y faut (dans ce rôle) une intelligence cultivée, aimant la critique et le doute, encline à une conception nihiliste du monde, des sens délicats, mais déjà rassasiés ou domptés, un cœur ayant pris conscience, par prudence naturelle ou par profondes blessures reçues, de sa faiblesse, et accepté la direction de l'esprit.

Le scepticisme forme la trame philosophique, l'égoïsme, le fond moral de la doctrine des décadents. Elle occupe la hauteur extrême de l'Individualisme. Elle est une religion qui prescrit l'idolâtrie du moi. La modestie est bonne pour les gueux, a dit Gœthe. Même chez ces derniers, elle n'est pas réelle.

La vanité qui toujours guette et souffle à la conscience d'adroits mensonges, généralement se revêt des masques les plus nobles, vertu, charité. En la règle de conduite des décadents elle se découvre, glorieusement triomphe. Résultat inattendu chez des analystes.

A débrouiller l'écheveau des phénomènes du moi, on devient facilement pessimiste ou railleur ; à méditer sur l'essence des choses et leur but, qui sont inaccessibles, on se dispose au découragement et à l'indifférence. On évite de s'enorgueillir. Le mépris de l'humanité — en s'y comprenant soi-même — est la substance ordinaire des jugements du psychologue sentimental.

Mais n'est-ce pas là un des modes les plus curieux de la piperie du sens intime sous lesquels s'abrite la vanité ?

Celle-ci est indestructible. Empêchée, contenue dans ses manifestations extérieures elle se retire, grandie peut-être, dans le secret du cœur où elle continue de commander à l'esprit. Elle est le stimulant le plus vif de l'activité intellectuelle. Elle s'affirme en parlant d'elle, en s'accusant, en décrivant avec minutie ses ruses et ses méfaits, et celui qui comme l'Ecclésiaste s'écrie que tout est vanité, met encore sa gloire à le savoir et à le dire.

Le décadent, plus hardi, se dresse au-dessus de tout et franchement s'adore.

STEPHANUS.

BIBLIOGRAPHIE

L'INITIATION, revue philosophique indépendante des hautes Études : Hypnotisme, Théosophie, Franc-Maçonnerie, Sciences Occultes (1).

L'*Isis*, branche française de la Société Théosophique a été fondée l'année dernière au mois d'octobre. Elle vient d'être dissoute cette année au mois de septembre, à cause de dissentiments intérieurs, par le colonel Olcott, président de la Société-Mère, venu exprès d'Adyar (Madras). Mais aussitôt une nouvelle branche, l'Hermès, était constituée.

Ces divisions, apaisées maintenant, ont provoqué l'apparition de l'*Initiation*.

Cette nouvelle Revue ne contient pas de programme en son premier numéro. Elle n'a pas de doctrine. Elle ne représente pas une personnalité, mais une collectivité, qu'une opinion commune à tous ses membres ne caractérise pas. Nous sommes prévenus que les articles publiés par elle n'engagent que la responsabilité de leur signataire. Elle glane dans le vaste domaine des sciences dites Occultes, Théosophie, Spiritisme, Franc-Maçonnerie, Magnétisme, Astrologie, etc., et pour chaque partie, possède des rédacteurs de talent. Nous relevons dans la liste qu'elle donne de ses collaborateurs des noms familiers aux spirites Nus, Barlet, Caillé, Delanne, Des Essarts. Des nouvelles, des poésies, dues à des écrivains connus du public, complètent l'heureuse composition de ce recueil éclectique d'Occultisme, auquel pour eux et pour lui nous souhaitons de nombreux lecteurs.

Pour les enfants, *par M*me *Antoinette Bourdin, Librairie spirite, rue de Chabanais, 1, Paris.*

Mme Bourdin, dont l'éloge n'est plus à faire, vient de résoudre le difficile problème, dans cette charmante production, de captiver l'attention du jeune monde des écoles auquel elle la destine et d'intéresser non moins vivement les grandes personnes.

L'action se déroule « dans une jolie maison de campagne située au bord du lac de Genève » en pleine saison des vacances. L'auteur met tant de naturel et d'âme dans ses récits, que l'on croirait entendre le babil joyeux et bruyant des enfants et assister aux leçons et sages exhortations de l'excellente grand'mère. Nous regrettons que le défaut de place nous empêche de rentrer dans le détail des chapitres, et ne pouvons mieux faire que d'engager les familles à se procurer le livre et à le

(1) Rue St-André-des-Arts, 58, Paris. — 10 francs par an.

mettre dans les mains des enfants ; la lecture en est saine et réconfortable et ne pourra que fortifier leurs jeunes cœurs et hâter l'éclosion des germes du bien qui pourraient y sommeiller à l'état latent.

Almanach Spirite. — L'Union spiritualiste de Liège publie sous ce titre un recueil de citations empruntées aux auteurs les plus marquants et tendant, les unes, à prouver la communication et les autres l'existence de Dieu. Cette obstination, parmi le plus grand nombre des spirites, de ne faire qu'une question de ces deux questions pourtant bien tranchées, ne nous paraît nullement justifiée. Nous pensons, tout au contraire, que plus incontestée, en se généralisant, sera la communication, et plus se présentera à la pensée, comme contestable, l'hypothèse d'une providence miraculeuse sans la permission de laquelle les rapports entre un monde et l'autre eussent pu être indéfiniment retardés. Il est non moins... naïf d'admettre qu'il soit au pouvoir d'un dieu d'arrêter la marche du progrès, que de croire qu'il ait pu être au pouvoir d'un homme d'arrêter le soleil.

Cela dit nous ne rendons pas moins sincèrement hommage à la louable intention de nos coreligionnaires de Liège.

Un nouveau Bérel.— Monsieur l'Esprit Consolateur, de son nom terrestre : Jean-Louis Vaisse, nous adressait dernièrement, — par erreur, sans doute,— trois volumes compacts, dont il est l'auteur, et sur la couverture desquels on lit : *Constitution religieuse, économique et politique du règne de Dieu et du nouveau monde, donnée à toutes les nations par le Messie consolateur, libérateur des peuples.* Les feuillets étant coupés, nous ouvrons le premier volume et lisons : « Ce livre est « le résumé des études, recherches, méditations et invocations de ma « vie entière... Il a été composé sous le regard de Dieu, et il doit être « considéré comme un legs fait à l'humanité souffrante. Il est, sans « contredit, un troisième et dernier testament consenti par la Provi- « dence au profit et pour le bonheur des peuples... »

Tournons encore quelques pages : « Créateur et conservateur des « mondes, toi qui remplis l'infini de ta puissance et de ta gloire... « Puisqu'il t'a plu, dans ta miséricorde infinie, de me choisir pour « accomplir une mission auguste à nulle autre pareille, au sein de « notre humanité pécheresse et souffrante, éclaire mon esprit de ta « divine lumière, afin que la vérité, éternelle comme toi, brille à mes « yeux et qu'il me soit donné de la montrer aux hommes dans toute « sa splendeur. »

Et après ? Après... nous n'avons pas eu le courage d'aller plus loin. S'il en est qui se sentent plus de vaillance, voici l'adresse de l'auteur : *Boulevard Saint-Aubin, 40, Toulouse. Prix : 12 francs les trois volumes.*

L'*Union Spirite de Reims,* qui unit le désintéressement le plus complet à un infatigable zèle, a fait distribuer, gratuitement, le jour des Morts, une feuille de circonstance, très bien remplie, intitulée la *Religion de l'Avenir.* Nous adressons volontiers à ce sujet, à tous les membres de l'Union, nos félicitations bien sincères.

Errata : dernier numéro, page 116, ligne 23, au lieu de *Les choses,* lire *Les causes.* Et dernière page, ligne 7, au lieu de *à l'humanité,* lire *à l'unanimité.*

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 8 et 5.